

par son aspiration politique : l'indépendance. Comme le paysan sur son lopin et l'artisan dans son atelier, nous vivions en notre minuscule propriété. Nous y étions affranchis de toute volonté extérieure, maîtres de nous-mêmes. Vivre sans le secours d'autrui, dit Locke, c'est être libre, et ce portrait du petit cultivateur indépendant débouche sur une théorie de la démocratie. C'est précisément ce bornage qui nous permettait de faire défiler les bornes des voies romaines dont toute l'Europe était étoilée.

Enfants de la guerre, mes parents nous faisaient monter sur la charrette de l'exil, dans la grande caravane de l'histoire. Le rangement des chaises pliantes, le verrouillage mat du toit, le chuintement de la porte coulissante, le bruit du moteur étaient pareils à ces rappels qui scandent le texte de la Bible : « Souviens-toi que, toi aussi, tu as été étranger. » Bien entendu, notre migration était un désir d'errance, une précarité volontaire, mais cela montre justement que le camping-car était un héritage, portant en lui la conviction que l'on n'a pas de point fixe ou, plutôt, que notre seul ancrage est une maison sur roues. Notre Terre promise, c'est la carriole qui nous y mènera. Fidèles au camping-car qui était lui-même une fidélité au judaïsme, mes parents n'ont jamais eu de résidence secondaire. Ni en France, ni dans les pays que nous traversons, nous n'étions des « gens d'ici ». Nous venions toujours d'ailleurs, de l'autre côté de la frontière.

Mes parents ne sont pas nés avec une cuillère d'argent dans la bouche, mais, à l'époque où ils entraient dans l'âge adulte, la France était devenue une société d'abondance. Elle professeur agrégée, lui ingénieur de recherche, ils ont pu acquérir un appartement, des meubles, des appareils électroménagers, une voiture, et c'est dans cette société, dans cet appartement que je suis né en 1973, l'année où le choc pétrolier a fait vaciller la croissance pour la première fois. Les vacances que nos parents étaient en mesure de nous offrir relevaient d'un au-delà du confort. Mes grands-parents maternels ou les tuteurs de mon père n'ont jamais « pris de vacances » au sens où on l'entend aujourd'hui, alors que nous partions l'hiver au ski et l'été à l'étranger. Notre bonheur ne dépendait pas des achats (on avait tout à la maison), mais de notre mise à distance de la société de consommation. Les biens n'avaient pas d'attrait, puisque nous les possédions déjà. La simplicité était devenue notre luxe. En ce sens, le camping-car était postindustriel.

Mais notre chaumaine itinérante reflétait aussi une utopie préindustrielle, tant par son mode de vie que



Les parents de ma mère étaient de petits artisans sans le sou, tandis que mes grands-parents paternels, ceux que je n'ai pas eus, vivaient dans des conditions encore plus précaires, lui bourrelier, elle couturière, tous deux sans travail dans le Paris troublé des années 1938-1943. Quant aux tuteurs de mon père, c'étaient des artisans du cuir, diplômés de la rue, de l'établi et du syndicat ; ils ont vécu toute leur vie dans un petit deux-pièces avec W-C sur le palier, rue Saint-Maur, à équidistance de la place de la République et du métro Ménilmontant. L'ascension sociale, dans notre famille, ce sont mes parents qui l'ont accomplie. À Noël, ils n'avaient pas le vingtième de ce qu'ils m'ont offert plus tard. Les matins de concours, personne ne leur a pressé de jus d'orange.

Si les moqueries de mes camarades me mettaient mal à l'aise, c'est parce que je sentais qu'elles visaient bien plus que des vacances : notre identité familiale, notre mode de vie, notre « style », la personnalité de mes parents, donc l'éducation que je recevais d'eux. Partir en camping-car révélait un certain niveau de revenus, mais aussi l'absence de traditions familiales et de racines ; un certain capital culturel, mais aussi un manque de savoir-vivre ; une inclination au ridicule, mais aussi une liberté d'esprit, une capacité de détachement, par fierté ou indifférence au qu'en-dira-t-on.

Le camping-car sentait le prof, avec son mélange de simplicité, de raffinement et de stratégie culturelle. Il correspondait à cette sensibilité politique qui mène

Nos vacances n'avaient aucun nom, aucune justification, elles ne correspondaient à rien de connu. Cette manie ambulatoire était suspecte. Elle inquiétait les conformistes de masse par son côté excentrique ; elle paraissait grossière et rebutante aux enfants de l'élite. Nous bougions tout le temps, nous étions des SDF de l'été. Instables. Nomades. Nous avions des choses en commun avec les gens du voyage. Bref, quelque chose ne tournait pas rond dans ma famille.

De nombreuses agressions (antisémitisme, racisme, misogynie, homophobie) prennent la forme de la plaisanterie. Ici, il s'agissait de mépris social. Mes parents ont eu une enfance intégralement populaire.



du Front populaire, avec congés payés et tentes à piquets, au *Guide du routard* des années 1970 et au gauchisme Éducation nationale du chanteur Renaud, qui nous ressemblait tellement que ses brocards, eux, me faisaient rire :

Quand le baba-cool cradoque

Est sorti d'son bus Volkswagen

Qu'il avait garé comme une loque

Devant mon rade

Mon père n'était pas un « baba-cool cradoque », mais il acceptait, il voulait que ses enfants dorment sous une tente, mangent par terre, courent dépenaillés sur les dunes, pissent dehors, se lavent un jour sur trois, ignorent les conventions, oublient d'être déferents avec leurs parents. Il professait qu'un enfant n'a pas à respecter son père et, d'ailleurs, le fait de voyager, d'être quotidiennement dépaycé, était un défi à toute autorité. Lui qui avait grandi sans père, il avait choisi de garder le meilleur de la paternité.

Mes camarades du lycée Buffon n'étaient pas tous aisés, mais tous étaient français, j'entends des Français de souche, avec des noms faciles à écrire qui se terminent en *ain*, en *ond* ou en *ac*. Ils pouvaient bien se moquer de notre côté baba-cool, traîne-savates, crasseux, déraciné, sans attaches, sans terroir ; mais c'était le Juif en moi qui se sentait visé.

Du reste, cette manière d'être – ou plutôt de ne pas être, de ne pas en être – était revendiquée. Mon père a toujours eu des voitures inconvenantes, le camping-car pour l'été et des 4L cabossées pour aller au travail, alors que, dans toutes les autres familles, la voiture était un objet de prestige, un signe de réussite, Citroën BX, Renault 25 ou BMW. Une anecdote à ce sujet. Pour les quatre-vingts ans de mon grand-père maternel, nous allons dîner chez Lasserre, une table multi-étoilée près des Champs-Élysées, avec des lustres au plafond et des orchidées sur les consoles. Il y a mes parents et mon frère, ma tante et son compagnon, mes grands-parents. Nous nous y rendons à huit en camping-car, et c'est tout rayonnant de la fierté de sa facétie que mon père tend les clés au voiturier médusé. Cette indifférence aux usages, ce refus du savoir-vivre, qui consterna tant mes copains de classe, n'était pas pour déplaire à ma grand-mère, ancienne marchande de meubles dans le faubourg Saint-Antoine, bilingue français-yiddish et fille d'une Russe illettrée (à qui ma mère, enfant, essaya vainement d'apprendre à lire). Et je suis sûr que mon père rendait aussi hommage à son tuteur, Constant, un anar qui n'avait peur de rien, surtout pas de choquer les bourgeois.

Notre style de vacances était aristocratique, parce qu'il valorisait la liberté, le plaisir, la découverte, l'échappée belle, mais il était aussi foncièrement démocratique : pas cher, pas consumériste, pas tape-



à-l'œil, pas couche-tard, pas compliqué, quelque chose d'accessible, de proche, de simple, quasiment rudimentaire, une locomotion terrestre, un contact direct avec les gens, des haltes toujours respectueuses de la nature, des coutumes et des produits locaux, camping sauvage dès que possible, eau de la fontaine sur la place du village, salade œufs-taboulé à midi, grillades au feu de bois le soir et, sur les marchés, figues de Barbarie préparées par le vendeur, granités au citron, beignets frits, côtes d'agneau achetées à l'étalage – quitte à en avoir l'estomac malade. En un mot, une grande vadrouille à l'échelle de l'Europe. Maître de soi, mais pas chez soi.

Ce mélange de luxe et de populaire, ces vacances entre confort et aventure, loin d'une propriété qu'on n'a pas, mais dont on ne voudrait pas de toute façon, convenaient bien au couple d'origine modeste à trajectoire sociale ascendante que formaient mes parents. Ma mère aurait aimé un peu plus de stabilité, mais enfin il y avait toujours un peu d'Italie et de Grèce sur le chemin, une croisée d'ogives ou un chef-d'œuvre de la Renaissance à proximité. Quant à mon père, il ne demandait rien d'autre à l'existence : nous étions heureux. Ces bourlingages lui permettaient, ingénieur à haut salaire, d'être un bon père sans devenir un transfuge de classe qui renie les siens, puisque les vacances « de riche » qu'il pouvait nous offrir restaient conformes à son enfance « de pauvre » dans les foyers communistes. Son bonheur n'était pas une trahison.

Il n'est pas surprenant que la démocratisation des vacances, continue depuis les années 1960, ait poussé mes parents, nés juste avant le *baby boom*, à s'éloigner de la foule pour trouver des espaces encore préservés. Ce réflexe était une manière de réinventer le tourisme à l'heure des masses, au profit de loisirs plus choisis, non seulement parce qu'ils exigeaient de ne rater sous aucun prétexte les églises et les musées du coin, mais aussi parce qu'ils se distinguaient de toutes les formes contemporaines du divertissement. D'ailleurs, nous n'étions pas des « touristes » (mot repoussoir), mais des campeurs, presque des baroudeurs : moult remarques ironiques, dans mes journaux, soulignent cette ligne de partage.